

L/1974.11.02 — André Malraux : «Malraux et la mort», *Paris-Match* [Paris], n° 1330, 2 novembre 1974, p. 84-86 et 100. — Extraits de *Lazare*, p. 89-90, 94-104, 117-126.

Malraux et la mort

L'auteur des *Antimémoires* nous raconte ici dans son livre *Lazare* qui paraît cette semaine, son face-à-face avec la fatale échéance telle qu'il l'a vécue en octobre 72.

Nouvelle crise.

Il est temps que les augures se réunissent.

Je parcourais mon bureau. J'ai été possédé d'une tension forcenée, j'ai tournoyé de toute ma force, me suis précipité, front en avant, sur la vitre de la bibliothèque, ai heurté l'un des montants de bois et me suis effondré. Le montant n'a pas cédé ; ai-je fait dévier la chute qui me lançait vers la vitre ? Je ne me suis pas évanoui ; après la commotion, j'ai inscrit, afin de ne pas l'oublier : «possession foudroyante». Ce dont j'étais menacé ressemblait plus à la folie qu'à une maladie ; le terme maladie, qu'imposerait le cancer ou la tuberculose, ne me vient pas à l'esprit devant une maladie que je ne connais pas ; surtout, dont je ne *souffre* pas. Peut-être les fous ne souffrent-ils pas non plus. Le mot : convulsion, me hante. Parce que le texte que je corrige depuis onze jours pourrait le prendre pour titre ? Pourtant, sa violence s'éloigne (non son égarement). J'avais envie d'ajouter à ce récit les souvenirs qu'il appelle aujourd'hui en moi. Devant la main suspendue des gazés de la Ville de la Mort, à une heure que tous ces hommes ont tenue pour une heure de

destin, je pense à la fresque de Nefertari : à l'entrée de sa tombe, la femme de Ramsès joue contre un dieu des morts invisible, dont nous ne connaissons la présence que par ses pions sur l'échiquier. Devant le vide, elle joue son immortalité.

Enfin, conciliabule des médecins, C'est bien la menace sur le cervelet : guérison, paralysie ou mort. Hospitalisation d'urgence. Le chuchotement de la mort change l'aspect des routes, en direction de la Salpêtrière.

Chaque passage de vitesses répète en grinçant le mot : insolite. Je regarde tout ce que je vois. Comme si ça devenait très intéressant. Auto-comédie ? Insolite, seulement insolite – et passager. Passager toi-même.

La route de Verrières est presque sans voitures à dix heures du matin. Il y a trente ans, elle était bordée de maisons d'autrefois, et de «pavillons» de meulière dont la France possédait le navrant monopole. Les grands ensembles s'y succèdent, et les grues mécaniques, Martiens vainqueurs – comme la cité Nasser à l'assaut de la Ville des Morts du Caire, où les Cadillac frôlent au petit matin les ânes et leurs bottes de jasmin mouillées par la rosée de la nuit. Il a suffi de cinquante ans pour effacer l'Islam semblable aux champs de la Bible devant le désert éternel ; pour effacer de l'Inde l'Empire britannique. A Hong Kong, les typhons du sud qui s'amusaient avec les paillotes, font tourbillonner au-dessus des derniers paquebots illuminés, les échafaudages de bambous arrachés aux gratte-ciel en construction. Qu'importe Hong Kong ? Sur le chemin de la place de Grève, des condamnés souriaient aux jolies filles. Je n'ai jamais lu le nom du sentiment que j'éprouve. Disons : une angoisse différée. Qui se nourrit de tout.

Plus de fortifications. Jadis, j'ai vu celles de la «porte d'Allemagne» par où les taxis de la Marne et leurs amoncellements de spahis partirent pour traverser les haies des femmes «descendues des banlieues» sans vivats ni chants. A ma porte d'Orléans, comme place Jean-Jaurès, même les H.L.M. sont insolites. Toutes les formes s'apparentent, lorsque le regard qui passe sur elles peut être le dernier.

J'entre dans le vieux Paris du Sud, qui appartient à Daumier par ses étages, et à la laideur mondiale par ses boutiques, leurs réclames et leurs affiches. L'Europe, quand j'y suis revenu pour la première fois, c'était les boutiques.

Vois la gare d'Austerlitz, le bistrot qui a remplacé le cabaret luxueux où Hortense Allart s'asseyait sur les genoux de Chateaubriand : «J'étais jeune, il me demandait de chanter des chansons légères ; et après, il faisait ce qu'il voulait...» Voici la Salpêtrière, le dôme en as de pique de la chapelle. Ma voiture rebondit en passant sous le porche comme rebondit en 1944 la Mercedes blindée de la Gestapo qui me livrait à la prison de Toulouse.

Les cours, les longs édifices qui tiennent de la caserne et du monument : du passé. Puis les deux cliniques, très modernes. Dans le hall, des ombres silencieuses de Descente aux Enfers mêlées à des pyjamas de retraités, des poussettes furtives.

Ma chambre. Deux infirmières antillaises. L'une ressemble à ces nourrices noires qui ont calmés tant de peines pendant les siècles des Isles ; l'autre, grande, joyeuse et belle, semble déléguée par les anges hilares du film *Verts pâturages*. Installation, robe de chambre, couloir, on me conduit à la salle d'électrologie. Dans l'ascenseur arrêté entre deux étages, une voix appelle à l'aide. Autre ascenseur. Autre couloir. D'affreuses petites voitures, des civières – l'une, avec ce bras des héros morts qui pend à travers les siècles. Silence surprenant parce qu'on attend des gémissements ou des cris. L'infirmière m'introduit. Cordialité du professeur. Appareils.

Retour. La salle d'électrologie était ripolinée, le couloir était ripoliné, ma chambre était ripolinée. Les fleurs envoyées par mes amis sont intruses dans cet univers sans bois et sans étoffes, étranger comme une planète où ne pourraient vivre que la peinture blanche, le nickel, les éprouvettes, les objets de verre, les draps – et les malades... Je ne suis pas couché depuis un quart d'heure qu'entre un médecin ami, qui ressemble au général de Gaulle en 1940, au temps de son képi à feuilles de chêne : « Rien n'est irréversible ». Ce qui veut dire, je suppose, que le cervelet n'est pas encore touché. Verdict de vie ?

L'autre, le prononce-t-on ?

... Hôpital militaire de Madrid aux premiers jours de la Révolution, cave où la lumière d'aquarium venue des soupiraux encombrés de fougères plombait les faces de Grecos des militaires amputés ; en 1945, salles préparées pour nos combattants de l'Ill et du Rhin atteints jusqu'à la ceinture de gelures B au sortir du fleuve (et qu'allait sauver le docteur Jacob grâce au sérum de Leriche conservé à Strasbourg). Tant d'hôpitaux d'Alsace, et le sang partout, le sang qu'on ne voit pas ici...

Des bruits d'assiettes et de fourchettes s'affaiblissent, la nuit vient. Malgré l'insonorisation, des cris de torture que je connais, car tous ressemblent à des cris d'enfants, se répondent à travers le couloir quand la porte s'ouvre. Cris des malades sombrés dans le pré-coma et qui n'éprouvent rien, dit l'infirmière : quand on les sauve, ils n'ont d'autre souvenir que de s'être endormis. «C'est faux, m'a dit tristement l'un des professeurs : nous ne savons guère ce qui se passe dans le pré-coma ; les malades sauvés nous citent parfois des phrases que nous avons dites devant eux pendant leur catalepsie.» Pauvre infirmière ! Ceux qui doivent vivre dans la rumeur des souffrances ont besoin de les ignorer.

La perfusion qui m'immobilise doit durer onze heures. L'aiguille enfoncée dans la veine de mon bras tremblote. Plus de lumière sous ma porte ; plus rien que les passages des infirmières de nuit – et, chaque fois qu'elles entrent, les cris éloignés que poussent sans le savoir ceux qui vont revivre et ceux, qui ne revivront pas. Accroupies comme des Parques, l'inconscience et la mort ont pris possession de la Salpêtrière.

De nouveau, ne pas souffrir me déconcerte. La mort, dans notre esprit, se lie si fortement à la douleur que l'homme reste stupéfait devant une maladie qui peut être mortelle, mais qui ne le torture pas : éberlué par le plus heureux divorce de notre temps. Elle erre dans les hôpitaux d'une façon insinuante, biologique, ignorée des combats. Ici, les malades se succèdent comme les générations sur la terre. Mais les générations, elles, ne guérissent pas.

L'importance que j'ai donnée au caractère métaphysique de la mort m'a fait croire obsédé par le trépas. Autant croire que les biologistes voués à l'étude de la naissance cherchent des places de nourrices. La mort ne se confond pas avec mon trépas.

Le deuil disparaît, on écarte les enfants du cimetière, mais à la télévision, un jour sans meurtre serait un jour sans pain. Le trépas est lié au combat. J'ai noté autrefois de Saint-Exupéry à qui je répondais : «Le courage physique est nourri par un sentiment d'invulnérabilité.» Je n'ai cru à la mort dans aucun combat aérien, dans aucun bombardement de mon avion par la D.c.a. *Il n'arriverait rien* – bien qu'un tir de barrage gueule comme un âne : l'avion *peut* tomber ! Voir sauter sur une mine le char qui précède le vôtre n'est pas non plus encourageant. A Gramat, je n'ai pas cru que le peloton d'exécution allait tirer sur moi – et il n'a pas tiré, mais s'il avait reçu l'ordre de le faire, j'aurais, jusqu'au feu, cru qu'il ne tirerait pas. Quand plus tard je me suis trouvé encadré par des mortiers, j'ai cessé de raconter des blagues, mais je n'ai pas cru que le prochain obus me toucherait ; pourtant, les obus de mortier arrivent en miaulant de plus en plus près, comme s'ils cherchaient, et mon ceinturon venait d'être coupé par un éclat. Je n'ai pas été menacé par le son des balles, mais par la chute de mes compagnons touchés. J'ai subi quelques maladies graves – et attendu qu'elles finissent. Quand les anesthésistes m'ont endormi, je n'ai jamais craint de ne plus me réveiller. Dans les maladies comme dans les guerres, je n'ai même pas ressenti de la stupéfaction devant la vie que je ressens aujourd'hui – bien que je l'aie parfois ressentie *après* les attaques, comme à Bône *après* mon atterrissage : l'enseigne du gantier, énorme main rouge au-dessus de la boutique mal éclairée dans le soir, et le chien immobile dans la vitrine du fourreur. Quant au suicide, on a suffisamment tiré sur moi pour que je puisse le faire aussi. Sans doute la peur vient-elle souvent d'imaginer des blessures au ventre ou au sexe ; je n'imagine rien. Je n'ai pas le vertige, c'est tout. Mais je vis ici avec des mourants, non avec des combattants.

La souffrance de la Salpêtrière attend la nuit. Pendant la matinée, perfusions, piqûres, entrées de Verts-Pâturages précédée de son rire, autres infirmières qui

voudraient causer en attendant le moment où je pourrai leur répondre, le lendemain, le surlendemain... bien que je souffre peu, je suis absent, réfugié dans la fièvre. L'esprit s'abandonne au tâtonnement de la mort comme à celui du sommeil.

Lorsque auront cessé de tinter les verres et les fourchettes du dîner, la porte ne s'ouvrira plus que pour la visite de la surveillante de nuit. Le silence que je commence à connaître s'installe, habité de son fourmillement de plaintes, comme le silence de la forêt tropicale s'installe jusqu'au fond du clair de lune sur la rumeur des plantes et des insectes qui veillent.

Dix heures. A la désolation de l'enfant italien que j'entends tous les quarts d'heure appeler «Mamma...» au-dessus de moi, répondent les cris des oiseaux nocturnes dans la forêt siamoise, l'aube dans le hululement des singes. Les hôpitaux sont hantés, mais l'épuisement des malades s'accorde à l'invincible pacification de l'ombre. Comment les bouddhistes appellent-ils cela ? Oui : la Paix de l'Abîme.

Les jours glissent. Délivré de la perfusion, je puis marcher jusqu'à la fenêtre. Dans la cour, des voitures de médecins et de visiteurs semblent gardées par quelques éclopés en promenade. N'existe-t-il plus sur la terre que des malades ? Irréalité renforcée par une joviale infirmière que j'appelle intérieurement Moulinette puisque j'ignore son nom, et qui me dit : «Ah ! petit coquin !» Tout ça ressemble aux rêves, que les somnifères entretiennent. Il y a aussi la réalité. On a couché un nouveau dans la chambre voisine. A six heures du soir, il a ronflé très fort. «Il faudrait le changer de chambre», me dit-on. Je réponds en bafouillant : «Si les malades ne se supportent pas entre eux, qui les supportera ?» Je crois, hélas ! reconnaître ces ronflements : ils vont devenir des râles. Le murmure de douleurs s'établit peu à peu dans le silence de la nuit : ces râles le scandent, réguliers et calmes.

Comment peut-on *s'habituer* à une attente intolérable ? Pendant douze jours, j'ai attendu la décision des médecins ; depuis que je suis ici, j'attends en griffonnant des notes illisibles, l'effet du traitement, ou son échec. Si je dois mourir cette fois, mourir aura-t-il consisté à attendre ? Nous pensons aux maladies comme à des

dramas ; certaines sont des somnolences – des somnolences dont on ne s'éveille pas.

L'inconscient est un collaborateur attentif. Je corrige ma phrase, car j'avais écrit seulement : si je meurs – comme si la mort était une hypothèse.

Nous appelons maladies mortelles les maladies dont on meurt ; comment appeler celles dont on pourrait mourir ? Une maladie qui n'a de nom que pour les médecins semble une énigme quand elle échappe à la souffrance qui a un nom pour tout le monde. En face de cette menace informe, mon sentiment le plus constant est la stupéfaction. Car dans ce lieu hanté de douleur, je ne souffre toujours pas. Une soudaine grippe de Hong Kong, intruse comme les chats dans les cimetières, est venue fausser les observations. Appuyé sur une canne je puis marcher jusqu'à l'extrémité du couloir, dont la fenêtre domine la cour. Autour des voitures, les malades, en groupe pour la première fois. Je les avais entrevus à mon arrivée, et je ne pénètre dans la salle d'électrologie qu'en longeant des petites voitures, et des civières au bras pendant. Il y a sept ans – sept ans, aucun de nous ne fût sorti valide. En bas, errent des pyjamas avec canne, poussette ou patte folle, et, lorsque l'éclaté se retourne, le visage de la maladie. C'est notre rue de la Mort. Pyjamas rayés, ombres des camps d'extermination délivrés en 1945. L'ennemi n'est pas le Reich, éphémère, c'est la paralysie aussi vieille que l'homme. Donc, évidemment, le suicide.

En Espagne, à Gramat, sur le Rhin, la mort a été plus proche. Elle n'appartenait qu'au destin ; celle-ci m'appartient aussi. Décollage de l'avion, saut en parachute «Hop ! on verra bien !» ; avec la même insaisissable chance, à laquelle on croit dur comme fer : l'atterrissage, et ici la guérison.

Ou non.

Ce qu'on écrit du suicide m'a toujours surpris. Le besoin saugrenu d'en faire une faute, ou une valeur. L'homme, né pour la mort, est né pour se la donner s'il le décide. Je veux bien que la vie des autres soit sacrée (elle l'est si peu !) ; pas la

mienne. L'un des personnages de *La Voie royale* disait la phrase d'un aventurier fameux en Indochine : «Il n'y a pas la mort, il y a moi – moi, qui vais mourir...» La valeur du moi est en baisse.

La mort par la ciguë était un privilège ; Socrate n'a pas souffert. Nous connaissons fort bien la ciguë, les ciguës. Les textes antiques déclarent indolores certaines d'entre elles. Quel spécialiste occidental a étudié leur action ? Des analyses devenues aussi simples que celles qui isolèrent la morphine donneraient à l'homme la maîtrise de sa vie.

A condition de lui tendre la mort. C'est trop cher.

Je n'oublie pas la perplexité de Méry : «Est-il possible que dans aucune civilisation, aucune, les hommes n'aient décidé de choisir leur mort... Comme si ne pas choisir de naître ne suffisait pas !» Alors que le courage est commun dans les civilisations militaires, l'était à la Légion étrangère, à Verdun, à Stalingrad. Mais tout courage s'éclaire de la lueur rouge des loteries. L'irréversible n'est pas une loterie.

Est-ce bien sûr ? Et le livre que parcourait mon père ?

«Toujours la mort, disait Méry, mais pas toujours la même...» La lune véridique se reflétait dans le petit bassin du patio ; des femmes en robe du soir traversaient la lumière. De ce qu'il appelait sa destinée, il parlait surtout avec étonnement. Il y a cinq ans. Il est mort.

«Si tu es un chevalier, meurs comme un chevalier !» ordonne la *Baghavad*. La vie cosmique de l'hindouisme néglige assez la vie individuelle pour cacher la mort sous le devoir d'Etat. La chrétienté, bien que la mort appelle pour elle le Jugement dernier, l'a sereinement accordée aux «métiers dangereux». Ses chevaliers n'étaient pas moins intrépides que les kchatrya. Ni que les plébéiens de l'an II, ou les bolchéviks d'Octobre : le devoir d'Etat se réincarne. Pour moi, le droit au suicide appartient au droit d'Etat – au devoir d'Etat ? Et puis, comment

faire du suicide, un monde ! quand on a passé vingt mois, face à la Gestapo, en choyant un cyanure *sauveur* ?

Les médecins de cet hôpital tiennent pour hypothèse de travail que nous conservons à l'intérieur de notre cerveau un cerveau préhominien, héritage de quelque plésiosaure ; un seul de nos deux cerveaux accepte la mort. Il est vrai que nous parlons du suicide avec une intelligence de sauriens. Mais l'hostilité qu'il inspire est souvent accompagnée de solidarité inconsciente avec le malheur. Comme si le suicide trahissait tous les infirmes, les amputés, tous les malheureux qui ne se sont pas tués. La communion, comme le courage, a ses heures. Cette nuit, je serai moins ferme et beaucoup moins lucide. Plésiosaure ou pas, je sais ce que je penserai si je pense à ces pauvres clochards de la vie, car je sais que je n'oserais pas me tuer devant eux.

Retour de la grippe. D'abord 40°, puis la fièvre baisse, je m'enveloppe dans sa chaleur et la rêverie. De nouveau Singapour, la brume, le chien qui aboie. «Qu'ai-je à faire avec cet enfant en capuchon ?» et l'enfant cambodgien qui caresse Essuie-Plume. Et moi, qu'ai-je à faire avec...quoi ? Ma mémoire ne s'applique jamais à moi sans effort. J'ai lu ce qui concerne mes livres, non ce qui me concerne. Je ne me souviens pas de mon enfance. Pas même, sauf attention délibérée, des femmes que j'ai aimées ou cru aimer, de mes amis morts. Retrouverai-je en m'y appliquant, trois de mes anniversaires ? Etudierai-je un jour (si un jour vient...) les mécanismes de la mémoire, qui m'intriguent depuis longtemps ? La psychanalyse n'en retient que le contenu ; pourtant, l'aptitude aux souvenirs heureux n'oriente pas l'homme vers le même pôle que celle aux souvenirs ennemis. Freud a-t-il jamais écrit le mot bonheur ? Quand je pourrai m'adresser à mes compagnons de maladie, je leur demanderai si leurs souvenirs sont souvent liés aux éléments : nuages, courants de rivières, nuit. Le soir anniversaire de mes dix-sept ans, je passe sur le pont du Châtelet, et l'émotion de l'*Orestie* que je viens de découvrir au théâtre dans la version de Leconte de Lisle se mêle au crépuscule derrière les tours noires du Trocadero... Ou si ces souvenirs sont liés à qui appartient à *la* vie autant qu'à la

nôtre. «Mes souvenirs sont groupés par la chaleur et par le froid», m'a dit Hemingway.

Pendant la nouvelle consultation des médecins, à la salle de radiologie, je regardais les illustrations d'une étude sur moi. Mes photos d'enfant, de collégien, de soldat, de ministre, de passant expriment moins encore ma vie que la succession de ceux qui m'accompagnent. Le chat noir qui me suivait à l'orée du bois ne succède pas aux tours noires du Trocadéro dans le crépuscule, ni même à mon évasion. La montagne qui sépare les deux versants de la Malaisie déployés jusqu'à l'océan Indien et jusqu'au Pacifique ne succède pas à mon souvenir de l'Himalaya perdu dans la brume qui cachait la chaîne supérieure ; les coolies malais ne succèdent pas aux porteuses tibétaines, langue tirée en signe de bienvenue, sur le quai de la petite gare. Des images ne composent pas une biographie, des événements non plus. C'est l'illusion narrative, le travail biographique, qui créent la biographie. Qu'a fixé Stendhal, sinon des moments de la sienne ? Chacun articule son passé pour un interlocuteur insaisissable : Dieu, dans la confession ; la postérité, dans la littérature. On n'a de biographie que pour les autres. J'ai commencé à me souvenir en 1941, devant le feu de ma maison de Roquebrune ; il y avait longtemps que je n'avais pas vu flamber les bûches dans une cheminée, et je pensais : est-ce l'âge qui frappe à la porte pour la première fois ? Les images, ici, s'ordonnent par analogies, lances des Ardennes et de Djibouti, aveugles de Montmartre et de la nuit espagnole, chien de Bône dans sa vitrine et chat qui m'accompagnait vers la ligne de démarcation – feux où gesticulaient les ombres sur les champs de la Résistance, et tant d'aérodromes dans l'aube.

J'entends une fois de plus, au-dessus de moi, le cri : «Mamma !». Les plaintes de la chambre voisine sont devenues plus élevées, distinctes de celles qui les accompagnent. Plus d'erreur possible : ce sont des râles.